

23- RESISTANCE ET PARACHUTAGE

En juillet 1944, un avion anglais a survolé de nuit la plaine de DIGNY au lieudit Le Plessis.

Ce n'était pas le premier avion qui passait au-dessus du village mais ce fut le seul qui largua 15 parachutes au bout desquels des tonnes d'armes étaient rangés dans de lourds containers d'acier.

A qui étaient destinées ces armes ?

Qui devaient les récupérer et comment ont-ils su que cette livraison était pour cette nuit ?

Aujourd'hui nous avons les réponses à ces questions et à bien d'autres.

Les anglais à la manœuvre

Ce parachutage est particulier car pour la première fois on peut suivre, pas à pas, comment la résistance était organisée localement et comment elle était en lien avec les forces spéciales alliées basées à Londres.

En effet à Digny, il ne s'agit pas de combats, d'attentats contre les forces d'occupation, de déraillement de trains ou de coupures de lignes téléphoniques ou électriques.

Ceux qui agissent dans l'ombre ici en 1944 sont des gens ordinaires, conscients du danger et volontaires. Ils mettent en péril leur vie et leur liberté pour aider à la libération du pays dans un environnement apathique après 4 années d'occupation.

Il y a eu 35 à 40 parachutages en Eure et Loir entre 43 et 44. J'ai pu reconstituer pour celui de DIGNY toute la filière qui part du terrain de Harrington en Grande Bretagne jusqu'à la plaine du Plessis et sur le cheminement des armes livrées jusqu'à leur utilisation avant la libération de la région le 15 aout 44.

LA PREPARATION DE L'OPERATION A HARRINGTON

La veille du parachutage, le Colonel Heflin officier de renseignement expose sur une grande carte la cible choisie : ce sera le terrain Crayon à Digny. La carte indique précisément les obstacles comme la FLAK

allemande, les forêts et les rivières, les châteaux d'eau soit tout élément de repérage au sol.



1 Le lendemain matin après un point météo, les équipages choisis sont informés du départ en mission le soir même. Anecdote : lorsqu'il y a un point de désaccord entre les responsables on joue le point à pile ou face...

L'après-midi, le plan de vol est dressé et transmis au navigateur, l'horaire de décollage est affiché.

Un officier de renseignement réunit alors l'équipage pour expliquer la mission, commenter la carte et donner parfois des instructions secrètes. Les coordonnées du terrain Crayon sont communiquées ainsi que la phrase secrète et la lettre de code.

Il est 16H30 lorsque l'équipage se réunit pour calculer son itinéraire. Il y a 2 pilotes, 3 mitrailleurs, 1 radio, 1 navigateur dans cet équipage. Chacun doit faire le vide dans ses effets personnels et remplir son testament et ses courriers ultimes à remettre le cas échéant.

Dans chaque portefeuille, il y a une photo d'identité qui serait bien utile si l'avion était descendu et que l'aviateur ait besoin de se faire établir une fausse carte d'identité par la résistance, s'il arrive à la contacter. Le crash peut avoir lieu n'importe où sur le trajet et des contacts écrits seraient trop dangereux. Les cartes des régions traversées seraient trop nombreuses à emporter donc l'atterrissage ne pourra se faire qu'à l'aveugle et au hasard des rencontres.

LE CHARGEMENT DE L'AVION

On va suivre ici la procédure pour un parachutage par un bombardier B24 amis il est possible que dans le cas de Digny un autre appareil type Halifax ait été utilisé car personne au sol n'a vu l'appareil arrivant en pleine nuit.

Un officier de liaison transmet alors la liste des colis et des containers à charger. Ils sont remplis auparavant avec des mitraillettes STEN, des fusils mitrailleurs BREN, des grenades et des mines, quelques uniformes anglais, des chaussures, du ravitaillement, des matériels sanitaires, etc..



2 Les colis, sous forme de valises renforcées, contiennent des instructions codées et de l'argent.

Sur chaque container est peint en blanc des chiffres et des lettres. Par exemple : 7 C 2 P pour 7 containers et deux paquets. Cela permettra aux équipes au sol de vérifier que tout a été retrouvé et récupéré car il n'est pas question de laisser trainer un colis dans la nature.



3 Chaque container dispose d'un logement à son sommet qui reçoit le parachute plié et à la base soit un rembourrement soit une zone de déformation du métal pour servir d'amortisseur au sol.



4



5

Une fois l'avion chargé et les aviateurs restaurés, le contrôle des moteurs et du système de largage effectué, les aviateurs reçoivent un dossier reprenant liste des instructions, des codes, des signalements de balises au sol et des méthodes de communication avec le sol.



6

LE DECOLLAGE ET LE VOL

La plupart des vols se déroulent en pleine lune ce qui facilite le repérage au sol des indicateurs du plan de vol. Avant l'introduction du système Euréka/Rebecca les équipes au sol se signalaient avec des lampes

électriques disposée en forme de flèche sur le terrain : 3 blanches espacées en ligne et une rouge à droite indiquant la direction du largage.

Mais ce système nécessitait une vision nocturne indispensable donc l'absence de nuages et beaucoup de parachutages ont échoués soit sans largages soit des largages au mauvais endroits. Ces difficultés additionnées à la présence fréquente de la FLAK et même à l'absence de l'équipe de réception ont conduit le haut commandement à stopper les parachutages d'armes dans notre région durant plusieurs mois entre novembre 43 et Avril 44 au moment même où les groupes de résistance s'étoffaient et réclamaient des armes.

La balise Eureka répond à ce problème.

Cette balise est installée sur le terrain de parachutage par l'équipe au sol et elle émet un signal vers le système Rebecca à bord de l'avion. Une fois le signal capté même quand l'avion est assez loin, il suffit au pilote



de le guider vers le point de largage.⁷

Mais ce ne fût pas facile de former, dans les conditions de la clandestinité, des opérateurs au sol constitués pour la plupart de jeunes ruraux. Ce système est si précieux qu'il est piégé à l'ouverture pour exploser entre les mains de celui qui ne connaît pas les codes.

L'avion vole à très basse altitude en surveillant son radio altimètre pour éviter les tirs allemands. Quand il arrive près de l'objectif, par exemple à Verneuil sur Avre, les résistants de Digny pourront communiquer directement avec le pilote pour le guider jusqu'au terrain.

Un appareil radio nommé le S-Phone va nettement améliorer les largages car tout ne peut être prévu sur la base anglaise de départ et notamment les conditions météo locales ou des modifications récentes des configurations de terrain.



8



9

Avec une vitesse réduite à 200 KM/H et une altitude de 120 mètres les containers étaient largués avec le moins de dégâts possibles. Mais souvent les postes de radio étaient brisés et certains containers éventrés.

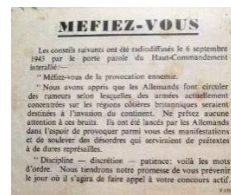
Pour terminer la mission l'équipage lâchait sur des zones variées des milliers de tracts qu'on retrouvait dans les champs le lendemain. Il fallait rentrer ensuite à Harrington avec des réservoirs encore remplis qui limitaient les possibilités de manœuvre lorsque la chasse allemande de DREUX attaquait les bombardiers avec seulement 100 litres d'essence à bord. La différence de poids causa beaucoup de crashes dans les effectifs de la RAF et des américains.



10



11



12

La résistance récupère les armes

Les containers tombent lourdement au sol les uns après les autres, une quinzaine au total et des hommes se précipitent dans le champ pour les extraire des cordages de parachutes. Il faut parcourir des centaines de mètres pour tout récupérer, le travail le plus dur commence.

Mais comment ces hommes de la terre ont-ils été organisés pour cette tâche ingrate et dangereuse ? Comment ce lieu a-t-il été choisi et par qui ? Qui a coordonné une telle opération décidée à des centaines de km de là en Angleterre ?

LE CHOIX DU TERRAIN

En Eure et loir, département bien servi en parachutages, un homme a été chargé de l'organisation au titre du Bureau des Opérations Aériennes (BOA).

Il s'agit d'André Gagnon, commerçant en cycles et membre de la résistance locale. C'est à Londres que les services gaullistes ont créé ce bureau pour alimenter en armes la résistance française sur les directives de Jean Moulin.

Des émissaires comme Jean Ayrat (PAL) ou Paul Schmitt ont été parachutés pour préparer cette formidable organisation.



13



14

GAGNON va sélectionner une trentaine de terrains possibles pour les parachutages dont celui de Digny qu'il appellera **CRAYON**. Chacun sera identifié par un nom différent.

Choisir un terrain exige de multiples critères : la situation géographique, l'environnement désert, la présence ou non de forêts, de rivières, d'obstacles visuels, etc.

Il faut aussi tenir compte de la **FLAK**, des postes radars allemands, des concentrations de troupes



15 Mais le plus important est l'existence d'équipes au sol qui soient solides, discrètes, organisées et fermement commandées.

Il faudra du monde disponible sur le champ, des véhicules pour le transport des containers, des lieux de stockage provisoires et définitifs, et d'autres transports pour la répartition des colis. Tout cela en prévoyant pour les hommes, la sécurité, le couvert et l'hébergement.

C'est donc une très grosse organisation à mettre en place en conservant le secret absolu des conditions de la clandestinité notamment pour les chefs locaux de la résistance. Ceux-là possèdent des faux papiers et sont hébergés selon les missions dans des fermes amies. Les autres qui participent au parachutage sont des résistants qui conservent leurs activités agricoles, leur identité véritable, et leur vie quotidienne. C'est à ce niveau que la discrétion est la plus indispensable et malheureusement, quelques vantardises ou bavardages conduiront parfois à des désastres.

Le terrain CRAYON est donc choisi au lieudit Le Plessis dans une plaine servie par une petite route à l'écart des voies principales DIGNY-LA LOUPE et surtout CHARTRES-SENONCHES.

Il y a dans le secteur proche, un hangar, qui servira de stockage provisoire et plusieurs cultivateurs sympathisants prêteront chevaux et carrioles pour les transports. Des ouvriers agricoles et leurs patrons participeront à la réception.



15 bis



15 ter

LES FORCES ALLEMANDES

Digny se trouve sur un axe très fréquenté par les convois allemands. Les véhicules blindés y passent en permanence notamment pour le chargement de munitions qui se trouvent en forêt de Senonches dans le dépôt Gneisenau.



16 La nuit sous le couvre-feu, seuls des véhicules allemands circulent et tout transport civil est interpellé sur le champ par les patrouilles.

Depuis le terrain Crayon, on aperçoit aussi la route qui rejoint La Loupe autre base allemande importante. C'est donc une zone dangereuse à

plusieurs titres. C'est peut-être pour cela qu'il n'y aura qu'un seul parachutage à Digny.

L'EQUIPE AU SOL

Dans la nuit claire de juillet 44 une charrette tirée par deux chevaux a été attelée à la ferme de Ménainville par André Tribois et son patron Etienne Chiffard.



17



17bis



18

Décidé et Coco sont des chevaux entiers assez puissants pour tirer un lourd attelage. La carriole se dirige en silence vers Le Plessis dès la nuit tombée car la consigne a été donnée.

Il s'agit d'une simple phrase entendue à trois reprises sur la BBC au cours de la journée dans l'émission : « messages personnels, les



19

français parlent aux français ».

On entend : « *Justine n'est plus dans son box* » puis une série de chiffres et de lettres incompréhensible à chacun sauf aux chefs de la résistance. Tous ceux qui connaissent cette phrase vont se diriger la nuit même sur le terrain Crayon.

Mais comment cette consigne et ces codes sont parvenus depuis l'Angleterre jusqu'à Digny ?

En fait dès que le terrain a été homologué par le BOA, des agents parachutés ont été les porteurs de ces instructions secrètes. Chaque terrain a donc reçu un nom et une liste de phrases codées dont chacune est utilisée une seule fois par parachutage. Des instructions pour décoder les chiffres et lettres ont été communiquées car il faut éviter que

de fausses équipes de réception manipulées par l'occupant ne mette en péril la mission ce qui arrivera parfois. Des équipes d'agents arrêtés et torturés accepteront de travailler pour les allemands et conduiront les équipages anglais dans des pièges meurtriers.

LE DECODAGE DES MESSAGES

Par exemple les chiffres codés suivants : 63NW FSIDSLRQ lettre L se traduisent par les données suivantes :

20 *Sur la carte Michelin n° 60 prendre 63 millimètres Nord-Ouest de Chartres. La lettre L est celle qu'il faudra projeter en morse à la lampe torche vers l'avion qui se présentera.*



Avec ce mode de communication rudimentaire mais efficace, chaque groupe de résistants qui peut écouter régulièrement la BBC, est informé du parachutage prévu. Le groupe se rendra sur les lieux de nuit avec des équipes de protection armées et des moyens de transport. Souvent sans se connaître d'un groupe à l'autre, les jeunes hommes se retrouvent à charrier les précieux containers l'espace d'une nuit.

A la ferme du Château chez Carmen et Maurice Esnault, on a réuni autour de la grande table une dizaine de résistants étrangers au pays.



21



22



23

On

prépare ensemble la sortie nocturne avec Maurice Clavel (Sinclair) le chef de la résistance départementale et sa secrétaire Silvia Montfort. Ces deux-là couvriront des KM en vélo soit en moyenne une centaine par jour pour contacter tous les groupes, dormant et mangeant là où des familles amies et sûres les accueilleront.

Jean Renaudon (Rhone), un vétérinaire de La Loupe chef du maquis de Plainville est là aussi de même que Joseph Le Noc (Anatole) chef du groupe franc au maquis de la Ferté Vidame et bien d'autres.



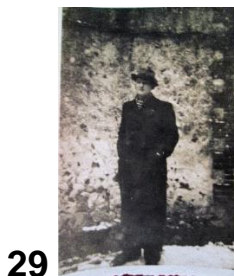
Il y a aussi Gérard Dedieu qui a pris le nom de Jérôme Pierre. C'est un agent secret formé en Angleterre par les services spéciaux et qui a été parachuté avec une opératrice radio le lendemain du débarquement.

Ce couple est chargé d'encadrer la résistance locale sur tout le département pour le compte du SOE britannique et non du BCRA gaulliste. Il y a en effet concurrence entre les organes spécialisés de sabotage à Londres. De Gaulle veut maîtriser ces activités et Churchill également.



27 Ginette Jullian, la radio opératrice a été placée chez un vieux garçon à Challet où elle passe des heures à émettre et à recevoir des messages. C'est elle le lien avec les Alliés en Angleterre. Son activité est à haut risque, car les opérateurs radio ont une durée de vie moyenne en territoire occupé de 3 à 6 mois.

A la ferme du château, le patron c'est Maurice Esnault un cultivateur qui fait aussi du maraichage. Il possède un camion bien pratique pour toute sorte de transport délicat et lors de ce parachutage on verra sa femme Carmen jeune mariée, faire le guet à bord avec une mitrailleuse STEN sur les genoux prête à tout en cas d'attaque allemande.



Tout ce monde se retrouve donc au Plessis en pleine nuit et c'est l'attente.

LE LARGAGE

Il y a une difficulté imprévue : un parc à moutons a été récemment installé tout à côté du terrain et plusieurs chiens font un vacarme d'enfer à l'approche des résistants. Un chef de groupe va trouver le berger qui dort dans une cahute roulante proche des moutons pour lui enjoindre fermement de calmer ses chiens. Il a peur devant cette troupe armée et lance : « vous pouvez prendre les moutons, ils ne sont pas à moi ». Mais le groupe a d'autres intentions et s'installe comme prévu.

Des hommes pourvus d'armes légères sont répartis aux abords du champ en sentinelles. D'autres sont placés en ligne avec les lampes blanches et le reste est tapi sous des pommiers avec la carriole de Mr. Chiffard.

Le temps passe et soudain un vrombissement gigantesque débouche de l'Ouest. On pourrait presque voir l'énorme B24 qui vole au ras du sol. Sinclair crie : « balisez, balisez » et les lampes s'allument. La lettre code est envoyée vers le ciel en morse de façon continue. Après un passage l'avion revient et largue 15 parachutes blancs qui s'étalent au sol, lestés de leurs containers.



31



32

Sans attendre les hommes récupèrent les premiers en faisant attention au-dessus car les containers de 200 Kgs pleuvent maintenant. Il faut plusieurs bras pour porter parfois sur des centaines de mètres ces engins et les hisser dans la carriole ou le camion. En moins d'une heure tout est chargé et rien ne manque : containers, parachutes, colis sont emportés dans le hangar prévu à 300 mètres de là.

La carriole attelée rentre à Ménainville avec MM.CHIFFARD et TRIBOIS lorsque la nuit s'achève. On la laisse dans la cour pour dormir un peu et on détellera demain car le travail reprendra comme d'habitude à la ferme.



33

Chez Esnault le reste de la troupe se retrouve autour d'un bon repas et commente la soirée lorsque Sinclair se lève et déclame un poème d'ARAGON pour donner ainsi le moral à chacun.

Si c'était à refaire

Je referais le chemin.

On se répartit pour dormir, la plupart dans la cave car le lendemain il faudra aller ouvrir les containers et stocker les armes en sécurité.

L'INVENTAIRE

Dans le village, le berger a parlé et des histoires circulent : certains avancent que des avions anglais ont parachutés des chevaux ... Anecdote mais la présence de la résistance est désormais connue et il faudra redoubler de prudence.

Les instructions de Londres sont claires : tout ce qui arrive du ciel doit aller sous terre.

Pas question de se servir des parachutes pour se confectionner des vêtements dans un pays occupé qui n'a pas de tissu et encore moins de rayonne, une sorte de nylon dont est confectionné le parachute. Cela se pratiquera largement après la libération lorsqu'on ne craindra plus la police allemande et les résistants sauront retrouver les cachettes des parachutes reçus.

Les containers sont plus difficiles à cacher vu leur taille. Ce sont les puits profonds qui les recevront quand c'est possible et à Digny c'est impossible dans la zone du terrain Crayon. Le puit a été recouvert d'une grosse dalle en fonte au 19^{ème} siècle et on ne peut démonter discrètement la pompe à bras fixée dessus.



33bis



33 ter

C'est dans le grenier d'une petite dépendance de la ferme Chiffard que 8 containers seront stockés au-dessus de l'habitation d'un aide très âgé. Ces containers vides seront redécouverts 73 ans plus tard à l'endroit même où les résistants de 1944 les avaient déposés.



34

L'ouverture des colis est un moment d'émerveillement pour les résistants qui découvrent des armes nouvelles comme les grenades Piat, les crottins ou les fusils mitrailleurs ainsi que des trésors comme le café et les cigarettes



anglaises.**35**

Il faut répartir les armes dans les différentes caches prévues puis dans les différents groupes de résistants. Le matériel reçu à Digny profitera aux maquis de Plainville et de la Ferté Vidame qui se chargeront des transports.

En attendant, une partie reste au hangar du Plessis une autre à la ferme du Château et le reste dans d'autres caches.

DES ARMES POUR LES MAQUIS

Les chefs de la résistance ont décidé de la répartition des stocks et il appartient désormais aux maquisards de venir chercher leurs armes.

1°) Le maquis de la ferté Vidame

Quelques jours après la réception les fils du charcutier Lefebvre de la Ferté Vidame et Maurice Pecoul le directeur du silo partent pour Digny avec chevaux et charrette sur pneus. Ce sont des membres du maquis local qui vont faire le plein d'armes à la ferme du château.

Un lot important a été réservé par Sinclair à ce groupe d'une cinquantaine de maquisards qu'il faut équiper pour les combats.



36



37

Parachutes d'armes - Mitraillette STEN après montage.

La carriole chargée sans encombre il reparte au rythme lent des chevaux. C'est la journée et on pourrait croire à une activité normale de cultivateur en voyant passer cet attelage chargé de foin sous lequel sont cachés de lourds containers remplis de mitraillettes.

En arrivant à Senonches, coup dur : un pneu est crevé et le convoi est bloqué à 50 mètres de l'entrée de la ville où un feldgendarme attend pour contrôler le passage. Intrigué par cet événement il se rapproche des résistants pour constater la crevaison. Il hésite à proposer son aide mais son service de surveillance requiert sa présence au poste de contrôle.



38

L'alerte a été chaude pour les convoyeurs et il faut trouver d'urgence une solution.

Lefebvre va chez le marbrier Vaux qui accepte de lui prêter une remorque plateau qui fera l'affaire car les pneus de rechange ont disparu depuis longtemps dans les réquisitions allemandes.

L'équipe se met au travail avec sang-froid : décharger des containers d'armes et les transférer sur le plateau en recouvrant le tout avec le foin à 50 mètres de la sentinelle allemande n'est pas une partie de plaisir : charrier les 200 Kgs en plein effort sans se faire remarquer est la seule solution. Pas question d'abandonner armes, remorques et chevaux. D'ailleurs les Allemands auraient vite fait de retrouver tous les

participants et les arrestations seraient terribles pour les maquisards et leurs soutiens.

Le convoi repart vers la Ferté Vidame et manque de se faire mitrailler par un chasseur allié qui pique sur lui. Lefebvre déploie alors un grand drapeau français sur le chargement et l'avion s'éloigne mais tout le monde a eu chaud.

On continue vers Boissy les Perche où un cultivateur a promis de cacher des armes dans ses bâtiments. Mais arrivé sur place Joseph Le Noc, chef maquisard doit constater que cette personne a changé d'avis et qu'il craint les représailles. La journée s'étire et il faut retourner vers la Ferté Vidame pour trouver une autre solution.

Une partie des armes est stockée dans le grenier de la maison personnelle de Maurice Pécoul, une autre tout en haut de la tour du silo et le reste doit aller à La Puisaye chez le curé Bréchemier. Arrivé sur place, les maquisards doivent attendre le curé qui est absent. Au presbytère il y a des femmes, un jeune homme et un autre curé réfugié ici. C'est assez étrange et il n'est pas question d'expliquer quoi que ce soit à ces inconnus.

A l'arrivée du curé, on monte dans le grenier les lots d'armes prévus pour un groupe de Senonches en formation sous la direction de M.Ratisbonne du château de la Fresnaye.

Ce lot sera récupéré plus tard par le cafetier Maurice Legrand qui conduira les armes dans ses souterrains de Senonches avec une petite remorque accrochée à son vélo. En arrivant en ville, une voiture allemande fait un crochet sur lui et manque de justesse de renverser homme et chargement en pleine rue.

Mais la mission n'est pas finie car les containers vides et les parachutes qui vont avec sont toujours sur le convoi. Alors l'équipe repart juste avant le couvre-feu vers Morvilliers où Mary Thibault gère sa ferme aux Pleins. C'est un des chefs de la résistance locale. Les parachutes sont cachés dans des bâtiments mais que faire des containers ?

39



40



A 100 mètres de la ferme et à l'orée du bois de Malassis il y a un puits profond de 40 mètres qui fera l'affaire. La nuit venue les fils Thibault et Le Noc portent à pied les containers vers le puit et le premier est jeté dedans mais cela fait un bruit d'enfer en tombant ce qui risque d'alerter des curieux. Aussi, le groupe attend le passage de chars allemands sortis en pleine nuit de la forêt pour rejoindre le front de Normandie à l'abri des avions alliés. A chaque passage sur la route de Senonches à la Ferté Vidame, un container est jeté dans le puit avec son bruit couvert par celui du char.

La nuit s'achève avec la mission et des dizaines de maquisards vont pouvoir être équipés

Pour les combats qui les attendent.

2°) Le maquis de Plainville

Jean Stiez (Sixt) et André Duclot (Belleau) rentrent au maquis au petit matin après une mission éprouvante qui consistait à tronçonner un énorme câble téléphonique qui relie Paris à Brest et qui est stratégique pour le commandement allemand. Ils espèrent aller dormir un peu quand Gabriel Herbelin (Duroc), chef du maquis, leur donne l'ordre d'aller à Digny chercher les armes parachutées la nuit dernière.

Cela se fera à dos d'hommes, il y a 70 Km à faire par les champs et il faut être de retour au maquis avec les armes dans 48 heures.



41 Sixt étudie le parcours qui devra éviter St Maurice où un détachement SS est arrivé récemment. Il faudra conduire 15 gaillards du maquis, les équiper en armes et nourriture, trouver des relais pour le repos, etc... C'est une expédition compliquée et il faut faire vite.

Quelques heures de sommeil et le départ est donné à 23 heures. En colonne par un, silencieux et en faisant attention à ne pas faire rouler de pierres ou de casser de branches le groupe progresse dans la nuit noire. Au départ, le terrain est connu mais rapidement il n'y a plus de repères dans ces bosquets, ces prairies et ces champs qu'on distingue à peine. Au passage près de la ferme de Giraumont les chiens déclenchent leurs

abolements car ils ont senti la présence du groupe et il faut s'éloigner vite.

On traverse prudemment des routes fréquentées par les convois allemands et le groupe arrive près d'un lieu connu où durant dix minutes il va pouvoir reprendre des forces avec distribution de pain et confiture. Tout le monde dévore en silence assis sous les arbres avant de repartir vers St Eliph qui est traversé en silence par les maquisards. A 6 heures du matin le couvre-feu est terminé et on change d'aspect : les mitraillettes STEN sont démontées et rangées dans les sacs à dos car cette quinzaine de jeunes gens doit avoir l'aspect de travailleurs se rendant au labeur et non de combattants.



42

A l'entrée de Belhomert, il faut bifurquer pour éviter la route qui conduit les convois allemands au dépôt de munitions Gneisenau. Mais au sortir d'un virage Sixt aperçoit des camions allemands et de nombreuses troupes disséminées ici et là à 100 mètres.

Faire demi-tour serait un aveu il faut continuer et essayer de prendre un chemin à gauche dans le bois. Un groupe de 15 jeunes gars sur cette route intrigue l'officier allemand qui envoie de suite une moto avec side car pour les contrôler.



43

Le combat est impossible car à droite et à gauche les nids de mitrailleuses allemandes couvrent le périmètre. Un seul coup de feu et ce sera un massacre de cette jeunesse.

Le lieutenant interroge en allemand : que faites-vous là ? Belleau tente d'expliquer en mauvais allemand qu'il s'agit d'une troupe de jeunes requis pour aller travailler à Gneisenau ce qui était assez fréquent à l'époque, mais il ne peut produire aucun document à l'officier soupçonneux. Les palabres s'éternisent et finalement l'Allemand oblige le groupe à faire demi-tour car il se trouve sur une route interdite ; les maquisards ne demandent pas mieux et s'exécutent sans hâte en poussant des soupirs de soulagement.



44

Mais c'en n'est pas fini avec les contrôles car à la sortie de Belhomert, le groupe tombe à nouveau sur le même officier qui demande fermement à voir les papiers de chacun. Insensiblement plusieurs résistants se rapprochent du soldat la main sur le poignard pour Dugastel, sur le revolver caché pour Belleau, William ou les autres tandis que Sixt sort ses vrais papiers c'est-à-dire carte d'identité au nom de Jean Stiez et carte professionnelle agréée par l'occupant avec un ausweiss valable aussi la nuit, délivré en tant que vétérinaire.

Belleau produit une attestation d'agent d'assurance, etc... L'officier accepte cet étrange étalage de documents n'ayant rien à voir avec une troupe de jeunes allant en forêt transborder des munitions contre un petit salaire pour le compte de la Wehrmacht.

Le side-car allemand repart après un dernier ordre de se présenter au contrôle de la barrière de Belhomert à l'entrée du dépôt de munitions. En faisant mine de s'y rendre Belleau en tête plonge dans le bois suivi par les autres mais il en manque un qu'il faut absolument retrouver. Il s'était caché dès que le side car était en vue, la peur sans doute. A nouveau complet le groupe des 15 repart vers Belhomert et s'arrête effrayé en vue du château d'eau où une silhouette de sentinelle apparaît au sommet.

Les nerfs sont à vif à ce moment et tout peut basculer. Sixt décide de traverser le village au pas de course après avoir identifié une girouette sur le château d'eau et non un soldat. Les habitants sont surpris de voir des connaissances passer en courant dans les rues du village amis il ne faut pas trainer ici.

La décision est prise de gagner La Loupe et de s'y abriter au Grand jardin chez un ami tandis que Sixt gagnera Digny à vélo pour prendre contact avec Maurice Esnault.

Les jeunes résistants approuvent et traverse la rivière à gué, puis les marécages et les prairies avant d'atteindre la planque. Il s'agit du grenier d'un petit kiosque qui fait à peine 5 M2 mais cela n'a pas d'importance. Les premiers s'allongent au sol et s'endorment de suite, les suivants s'installent où ils peuvent c'est-à-dire par-dessus les autres.

Belleau va au ravitaillement chez Mme Petit-Jouvet responsable de la Croix Rouge et sympathisante de la résistance : des œufs, du fromage et du beurre cela réveille tout le monde.

Sixt est parti vers Pontgouin pour rejoindre Digny dans des chemins détournés où Maurice Esnault l'accueille à la ferme du Château. Il accepte de suite de charger une carriole avec les armes et ils repartent tous les deux vers le Grand Jardin en traversant prudemment la forêt de Montécôt gardée par Ernest, un allemand qui organise les chasses pour les officiers de Chartres.



45

A quelque distance de la planque où dorment toujours les jeunes épuisés par 24 H de marche et d'émotions, Sixt décharge les armes dans un bosquet et salue l'ami Maurice qui repart. Les patrouilles à moto continuent de circuler alentour, on dirait que l'alerte a été donnée et il faut partir au plus vite dès la nuit tombée.

Des lots de matériel sont constitués pour le portage de chacun : 12 grenades, une paire de chaussures, 200 balles, 2 fusils ou un sac d'explosif. Trois par trois les maquisards arrivent et s'équipent avec ce

chargement et à 23 heures c'est le retour au maquis sous une lune brillante qui éclaire la campagne .



46 Le retour est pénible physiquement du fait de la fatigue accumulée et du chargement qui tire sur les épaules. Les chutes sont nombreuses et le bruit des grenades qui s'entrechoquent n'est pas rassurant mais la troupe parvient tout de même aux Crottes, siège du premier maquis de La Loupe où Jean Renaudon (Rhone) l'attend avec quelque renfort.

24 heures de repos ici et ce sont les derniers Km pour atteindre Plainville et raconter aux copains les exploits de ces 15 marcheurs infatigables.

Les armes du parachutage de Digny sont arrivées entre les mains des maquisards qui les nettoient, les montent et la démontent plusieurs fois pour se familiariser avec ces matériels qui vont servir presque chaque nuit dans les combats menés au nom de la Libération du pays.